



© Christian Bardrum

♦♦♦ “My Love For The Blues” (2002) : mon premier disque, à 22 ans. Je voulais un gros son. J’avais cinq cuivres et je voulais mélanger mon inspiration blues urbaine avec le son de Robert Cray. Steve Savage qui avait travaillé avec Robert est venu au Danemark pour enregistrer et mixer le disque. C’est mon disque le plus classique en R&B.

“Tomorrow” (2004) : sur celui-ci j’ai essayé de me libérer de l’étiquette “blues pur et dur”. Je commençais à aimer la scène neo soul et je voulais m’en inspirer. Les opinions sur le succès de l’opération sont très variées [rires]. Mais je pense qu’il y a de bonnes chansons sur ce disque.

“Echoes” (2010) : cet album a été celui de la percée au Danemark, grâce à la chanson *Over you* qui est beaucoup passée à la radio. Russell Elevado était l’ingénieur du son. Il a fait l’album “Voodoo” de D’Angelo, et travaillé aussi avec Alicia Keys, Al Green, The Roots.

“Mike Andersen” (2012) : j’ai fait cet album juste après avoir formé un nouveau groupe. Sans cuivres mais avec un deuxième guitariste chanteur. Ça a changé mon son. Plus de guitare rythmique et de chœurs. Je tourne et enregistre toujours avec cet orchestre.

“Home” (2014) : j’ai fait celui-ci dans le sous-sol de ma maison. On avait commencé à y écrire les chansons, avec du coup un côté privé et intime donc on a choisi d’y finir le disque et ça donne ce feeling personnel et honnête.

“Live” (2015) : c’est mon premier album live. J’adore ce groupe, on a fait des centaines de concerts ensemble, donc il était temps d’enregistrer un disque sans aucun overdub ni arrangement en post-production.

Quels sont vos projets ?

Nous rentrons en studio en février pour enregistrer de nouvelles chansons. C’est important de ne pas refaire le même disque et je vais prendre un producteur pour m’aider à créer un nouveau son, probablement plus dur qu’avant. ♦

Propos recueillis en février 2016.

Habitué à fouler les scènes européennes depuis une bonne quinzaine d’années en tant que spécialiste ès boogie-woogie ou comme accompagnateur-bras droit de Popa Chubby, Dave Keyes reste encore largement méconnu des amateurs. Et pourtant, bien loin de se limiter à son statut d’instrumentiste virtuose, le pianiste new-yorkais est avant tout un compositeur talentueux qui mixe avec bonheur toutes les composantes de la musique racinienne américaine.

Dave Keyes Le Vocabulaire Clé

SIDEMAN PAR ULRICK PARFUM

Pouvez-vous nous parler de vos débuts ?

Je suis né à New York en 1956. J’ai reçu mes premières leçons de piano à l’âge de 7 ans, puis j’ai intégré de nombreux orchestres de blues quand j’étais au lycée. J’ai eu la chance de voir très jeune des créateurs du piano blues, stride ou ragtime, tels Willie “The Lion” Smith, Eubie Blake ou Earl Hines. De même, j’ai souvent été voir jouer Oscar Peterson dans les clubs, un vrai bonheur ! Puis j’ai quitté New York pour aller à l’université à Boston et c’est à ce moment-là que je suis devenu musicien professionnel, aux côtés de Sleepy Labeef. C’est avec lui que j’ai appris à diriger un orchestre, à chauffer un public en jouant trois ou quatre morceaux avant que la star arrive, ce genre de choses... Sleepy connaissait des millions de chansons et m’en a appris beaucoup sur le rockabilly et la country. Puis à 24 ans je suis retourné vivre à New York, j’ai passé d’innombrables nuits dans un club très célèbre à cette époque, le Dan

Lynch’s, un petit pub Irlandais qui passait du blues tous les soirs. La scène new-yorkaise était très vivante au début des années 80, avec plein de musiciens chicagoans qui s’y rendaient régulièrement. Puis, de fil en aiguille, mon groupe et moi avons décroché un job régulier au Lone Star Cafe, ce qui nous a permis d’ouvrir pour des gens aussi fameux que les Neville Brothers, Albert Collins ou Albert King.

Quelles sont vos principales influences ?

Ray Charles et le Professor Longhair. Ainsi que Jerry Lee Lewis. J’ai toujours été un grand fan de rock’n’roll ! Et puis je citerais des musiciens que je croisais sans cesse dans les clubs, comme Dr. John, pour qui j’ai ouvert un nombre incalculable de fois, ou Doc Pomus, qui ne voulait jouer que dans des endroits situés au rez-de-chaussée afin de pouvoir fuir plus facilement au cas où l’établissement viendrait à prendre feu ! Il avait sa table à lui au Lone Star, il m’écoutait interpréter mes chansons et me prodiguait moult conseils, me houspillant ou m’encourageant avec franchise !

Avez-vous complété cet apprentissage par un enseignement plus théorique ?

J’ai appris à lire et à écrire la musique étant enfant. C’est un atout très important, car la plupart des jeunes savent lire aujourd’hui, et si je veux rester dans la course, je ne dois pas me laisser distancer !

En quoi New York a-t-elle changé depuis vos débuts ?

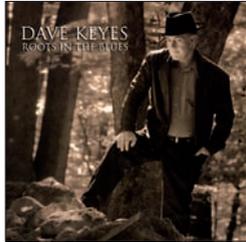
Les possibilités de jouer live se sont considérablement réduites. À l’époque, je jouais six à sept nuits par

semaine, du blues, du jazz, de la country. C’était super pour enrichir son vocabulaire, directement auprès des grands maîtres. C’est moins facile maintenant. Quant au coût de la vie... En 1980, vous produire en club vous rapportait entre 60 et 75 dollars par nuit et le loyer d’un petit appartement était de 250 dollars. Aujourd’hui, les bars vous paient la même chose mais les loyers ont été multipliés par dix ! Alors il a fallu s’adapter. Au début des années 90, j’ai été embauché dans des comédies musicales, comme *Smokey Joe’s Café*, consacrée aux chansons de Leiber et Stoller, qui s’est jouée durant sept ans sur Broadway, un record ! C’était bien payé et ça m’a permis de me stabiliser un peu. J’ai aussi accompagné Odetta, en duo. Nous avons beaucoup voyagé ensemble, alors qu’elle commençait à connaître d’importants problèmes de santé. Ce fut une relation très forte, avec une personne dotée d’une spiritualité incroyable. J’ai eu le même type de rapports avec Marie Knight, grâce à laquelle j’ai pu approfondir ma connaissance du gospel. Dans un autre ordre d’idées, j’ai également d’excellents souvenirs des tournées passées avec Bo Diddley, durant la première moitié des années 90. Un personnage incroyable ! C’était resté un vrai enfant... mais un enfant créatif et turbulent ! Je me souviens de cette tournée au Japon pendant laquelle il ne lâchait pas une guitare cigar-box sur laquelle il avait installé une boîte à rythmes. Un jour que nous attendions un train, Bo se mit soudain à en jouer à plein volume. Les gens s’approchèrent, commencèrent à danser, et avant même que nous en rendions compte, la gare s’était



“Le blues doit continuer à avancer et donc incorporer de nouvelles influences.”

© DR / Courtesy of Dave Keyes



DISCOGRAPHIE

Publiés à compte d'auteur, les disques de Dave Keyes n'encombrent pas les bacs. Ils méritent pourtant d'être recherchés. Publié en 1994, **"Rockin' Rhythm'n'Blues"** pâtit d'une production un peu froide, mais l'on y trouve déjà tous les ingrédients constitutifs de sa musique, ce joyeux gumbo fait de blues décontracté, de rock'n'roll fifties et de blue-eyed soul. Keyes est déjà ce grand conteur qui, d'anecdotes du quotidien en hommages à ses pères spirituels (*Fess and the Dr.*), accorde le même soin aux paroles qu'à la musique. Sorti trois ans plus tard, **"Tear it Up"** élève le débat d'un cran, avec plusieurs compositions majeures (splendide hommage à Jimmy Yancey sur *Jimmy's boogie*), des mélodies qui font mouche et une section de cuivres bien moelleuse. **"Covered In Blue"** (2001) est son meilleur album en date. Enregistré aux studios Ardent de Memphis et financé après qu'il eut remporté l'International Blues Challenge, c'est un magnifique disque baigné de soul et garni de compositions dorées sur tranche, tantôt festives (chœurs honky-tonk scandés à tue-tête ; influences R&B, zydeco et funk bien pérnantes ; cuivres velus et solos de guitare vibrants), tantôt mélancoliques (la splendide chanson-titre, où la voix lead prend par instants des accents déchirants à la Richard Manuel de The Band). Quant aux parties de piano, elles sont bien sûr superlatives : l'attaque est franche, les basses roulent, les aigus claquent et le phrasé se nourrit d'une connaissance encyclopédique des licks des grands anciens (cf. l'époustouflant instrumental *Dave's boogie*). On navigue dans les mêmes eaux avec **"Roots In The Blues"** (2009), dans lequel Popa Chubby (inhabituellement sobre) et Larry Campbell (Bob Dylan, Levon Helm...) gravent certains de leurs meilleurs solos (cf. les interventions mélodiques de Popa sur *Bye bye baby* ou la slide aérienne de Campbell sur *Lovin' all the time*). Les compositions sont toujours aussi fortes (la complainte soul *All black and blue*) et Dave Keyes enrichit la production de belles parties de B3 et de Wurlitzer. Dernier CD en date, **"Right Here Right Now"** est un peu moins essentiel mais ne doit pas pour autant être négligé tant sa mixture à base de blues, de ragtime, de rock'n'roll et de soul s'avère roborative. Sur scène, derrière ses claviers, Dave Keyes a souvent un grand sourire vissé aux lèvres. Par un heureux effet de contagion, c'est le même sourire que vous risquez vous-mêmes d'attraper à l'écoute de ses albums attachants et à fort pouvoir dansant. ♣

CONCERTS

♦ davekeyes.com

transformée en véritable salle de concert, dans une ambiance délirante !

Vous avez aussi créé votre propre maison d'édition...

Oui, pour protéger ma musique et être rétribué lorsque j'écris des airs pour la publicité ou des musiques de film. J'ai également dirigé un orchestre R&B dans une émission qui passait quotidiennement sur NBC. Une bonne manière de faire connaître le funky blues au plus grand nombre ! Vous savez, je ne pourrais pas vivre qu'avec les concerts, même si j'en donne beaucoup et que je suis souvent loin de chez moi. La plupart des musiciens sont obligés de diversifier leurs activités.

Comme par exemple de monter un show en hommage à Leon Russell ?

Oh oui, comment ai-je pu oublier de citer Leon dans la liste de mes musiciens favoris ! J'ai souvent fait sa première partie. C'est un homme très secret, capable de ne pas prononcer un mot durant toute une journée, mais quel musicien fabuleux ! C'est un bonheur de revisiter ses chansons.

Et comme lui, vos albums intègrent-ils une quantité de styles différents.

Oui, je définis ma musique comme du "funky rockin' rhythm'n'blues". Je n'ai pas envie de me cantonner aux blues classiques en douze mesures. Tellement ont déjà été écrits, et de tellement bons ! Le blues doit continuer à avancer et donc incorporer de nouvelles influences. Il existe tant de bonnes choses que je n'ai pas envie de me limiter à un seul plat.

Quels sont vos projets ?

Je pars en tournée en Angleterre à la fin du mois avec Ronnie Spector et j'ai un certain nombre de concerts en piano solo prévus dans les prochains mois. J'ai par ailleurs finalisé l'écriture des chansons de mon prochain CD, que j'aimerais enregistrer début 2016.

Propos recueillis à Paris le 1^{er} novembre 2015.

Soul Bag

BLUES/RHYTHM&BLUES/SOUL/GOSPEL/FUNK/ZYDECO

ABONNEZ-VOUS

ET RECEVEZ NOTRE CD

"LA SÉLECTION BLUES & SOUL"

(CD 14 TITRES EXTRAITS
DES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS)

1 AN = 4 NUMÉROS + 2 CD

Bulletin d'abonnement p.19



LE MAGAZINE DU BLUES ET DE LA SOUL DEPUIS 1968